Ce n'est pas eux qui s'endormiraient en disant leur chapelet et qui ne craindraient pas de l'avouer ! Ce n'est pas eux qui se lèveraient tous les jours à cinq et six heures du matin pour aller à la messe ! Non, Stephen, le protestantisme, ce n'est pas la vraie religion, ce n'est pas la religion de l'âme, il n'a rien pour le cœur. Le catholicisme, oui, voilà la vraie et la seule religion qui fait du bien, qui bénit, qui console." Et voilà, mon Père, comment je suis arrivé de fil en aiguille à désirer de devenir catholique.

—Et votre femme, Stephen, y a-t-il quelque chance qu'elle vous imite jamais ?

—Ah ! ma femme ! Ça, voyez-vous, mon Père, je ne sais pas. Mais je ne crois pas que ce soit impossible. Je ferai tant que j'y arriverai peut être.

—Et que ferez-vous ?

—Ce que j'ai fait jusqu'ici. Ce n'est pas mon habitude de violenter les consciences. Mais sans aller jusque-là on peut faire quelque chose. Ains, j'ai acheté un certain nombre de petites brochures où sont traités les grands problèmes religieux. Je les mets sur ma table avant de m'en aller au travail, et cela suffit.

—Ce n'est pas tellement évident que cela suffise. Si elle les lit ou si elle ne les lit pas, qu'en savez-vous ?

—Ah ! mon Dieu, vous ne vous y connaissez pas. Je dispose toutes mes brochures sur ma table, je fais semblant de les dissimuler comme si j'en voulais faire un secret ou comme si je voulais me méfier. Alors ça ne rate jamais. Quand je reviens le soir, je regarde. Tout a été très bien remis en ordre. On dirait que personne n'y a touché. Seulement il y a ceci : c'est que j'avais mis les livres à l'envers, et je les retrouve à l'envers. Vous ne savez pas ce que c'est, vous.

Le grand rêve de Stephen eût été, en effet, d'amener avec lui toute sa famille à la sainte Table au jour de sa première communion. Dieu ne l'a pas voulu. Aussi est-ce le seul nuage qui ait plané alors sur ce front régénéré où l'amour vint jeter un rayon si beau qu'on aurait pu le croire transfiguré par l'extase.

Mais qui sait si l'heure ne sonnera pas un jour où Dieu se laissant toucher accordera à ce converti de la dernière heure, mais dont la piété est toujours allée grandissante, de ne voir dans sa maison qu'un autel et qu'une foi ?

C'est certainement cette heure de grande miséricorde que demande Stephen quand chaque nuit, tandis que la locomotive emporte les voyageurs sur ses ailes de feu, il veille et prie en disant son chapelet."

H. WATELLE, O. M. I.

Buffalo, le 26 mars 1906.

DITES VOTRE CHAPELET

ALICE était une des jeunes filles les plus brillantes de la ville, riche attrayante, et fêtée partout ; et recueillant chaque jour ces petits triomphes d'amour-propre qui enivrent, elle ne pouvait se souffrir chez elle ; il fallait qu'elle brillât. Sa vanité tenait la place des besoins et des devoirs de son cœur. Sa mère comprit trop tard le mal qu'elle avait fait à sa fille, et pour chercher un remède, elle quitta la ville et l'emmena avec elle dans une campagne qu'elle possédait.

Alice dit qu'elle y mourrait. Elle n'y mourut pas, mais...s'ennuya.

Un jour, vers la fin du Carême, sa mère lui dit : "Il faudra songer à nos Pâques et nous confesser."

Alice fit une moue peu gracieuse et répondit : "C'est vrai."

Il y avait, au village, un curé déjà vieilli, qui venait quelquefois chez les parents d'Alice et apportait toujours, avec un gracieux sourire, une de ces bonnes paroles qui sont pour les âmes pures ce qu'est la rosée pour les plantes.

Sa parole n'entraît pas dans le cœur d'Alice qui le jugeait plus propre à conduire des habitants qu'à diriger des âmes...moins communes.

Il fallait pourtant aller à lui.

Nous ne savons pas ce qu'elle dit en confession, mais elle sortit avec les lèvres pincées.—Un reste de respect l'empêcha de laisser échapper un sourire moqueur.

Sa mère inquiète lui parla de M. le Curé —"C'est un homme nul," dit-elle. A chacune de mes observations, il me répétait : "Dites votre chapelet."—Et elle ajouta tout bas : "Belle consolation que de dire son chapelet !"

Elle fit ses Pâques, mais se promit bien de ne plus s'exposer à ce monotone refrain, qui lui paraissait bon pour les vieilles femmes : "Dites votre chapelet."

Dans la ville voisine, un prédicateur de renom vint donner la station du Mois de Marie ; et la mère d'Alice ne crut pouvoir refuser à sa fille d'aller le trouver.

Reçues toutes deux avec politesse, la mère expose le but de leur visite.

—"Mais, dit le religieux, Mademoiselle a dans son Curé un guide que le Ciel lui a donné et qui, de préférence à moi, a reçu d'en haut la mission de diriger son âme.

—Mais, mon Père, répondit vivement Alice, il ne me comprend pas, il ne me répond pas ; et, à chacune de mes paroles, il ne sait qu'opposer ce conseil monotone et vide de sens ; "Dites votre chapelet."